

Philippe Parreno transforme le Palais de Toyko en exposition hantée

L'artiste investit l'ensemble du bâtiment, jusqu'à ses tréfonds, avec ses œuvres et celles d'une poignée d'invités. Parcours enchanté

EI. C.

Le Temps.ch, 2013

La fabrication des automates est très liée à l'histoire de l'horlogerie. Et l'on est bien dans une histoire de temps avec *Anywhere, anywhere out of the World*, vaste théâtralisation du Palais de Tokyo orchestrée par Philippe Parreno, avec ses œuvres et celles d'une poignée d'artistes invités. Comme Alice au pays des merveilles, les visiteurs sont appelés d'un espace à l'autre par un signe: une envolée de piano, une paroi qui tourne, des portes qui s'ouvrent et se ferment, des sculptures de lumières, qui scandent leurs rythmes complexes au plafond d'une grande salle... Ils font partie de cette grande machinerie qui gouverne toute l'exposition, mais ils ne sont pas prisonniers de sa temporalité. Ils peuvent la réinventer, agir sur elle.

Ils peuvent par exemple choisir le moment où ils feront pivoter la bibliothèque de l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster. Derrière la paroi, ils découvriront des dessins d'oiseaux de Merce Cunningham, d'autres, d'une abstraction légère, signés John Cage. On retrouve Merce Cunningham plus loin. Dans la rotonde, un morceau de paroi tourne de temps à autre autour d'une scène circulaire, apparemment vide et pourtant remplie d'une danse fantomatique, donnée à entendre seulement. Les bruits de pas qui emplissent l'espace sont ceux de la troupe du chorégraphe disparu, enregistrés lors d'une répétition.

Toute l'exposition ne cesse de jouer sur l'ambivalence entre présence et absence. Au fond de la première grande salle, un visage de bébé, des enfants qui manifestent, des fleurs, ou une sorte de poulpe géant, selon le moment où l'on entre. Mais quand on s'approche, l'immense image se décompose, se pixellise. Elle doit son existence à une grille de LED, un système utilisé sur les plateaux de télévision.

Philippe Parreno sait utiliser la technique pour enchâter, mais aussi casser l'enchantement. Quand on passe derrière l'image, qu'elle n'est plus que grillage, un piano se met à jouer, sans pianiste, en haut d'une volée d'escaliers. On s'approche, et soudain, une neige sombre tombe sur le couvercle noir, confettis de pellicule cinématographique. Trois pianos ponctuent ainsi le parcours, qui tous jouent des extraits de *Petrouchka* de Stravinsky. Parreno intègre plutôt qu'il n'expose cette œuvre de l'Anglais Liam Gillick, comme celle des autres artistes.

Ici, tout est lié en effet. De même, on n'est jamais vraiment sûr d'avoir saisi où commence l'exposition, où elle finit. Le comptoir d'accueil fait clairement partie de l'exposition. Derrière le personnel d'accueil, qu'on plaint un peu, un mur diffuse une intense lumière blanche, cette luminosité qui fera partie des signes à suivre, ou pas, au fil du parcours. Et qu'on retrouve dans cette immense salle souterraine, où s'allument par intermittence des objets inspirés des marquises de néons et d'ampoules qui signalent les devantures de cinéma ou de music-hall. Et l'on réalise alors qu'il y en a une aussi à l'extérieur du Palais de Tokyo.

Toujours à l'accueil, on reçoit un DVD, dans sa fourre transparente. Quelque part au milieu du dépliant qui informe sur les œuvres présentées, on apprend qu'on ne pourra le regarder qu'une fois, puis qu'il s'effacera. On emporte ainsi avec soi un peu de l'exposition, mais, à la manière d'une bouteille de vin rare, on hésite à la vivre, attendant la juste occasion.

Peut-être y retrouvera-t-on Marilyn, écrivant dans sa chambre d'hôtel, ou plutôt l'automate-caméra qui l'incarne au point de nous permettre d'être Marilyn un instant, son regard, son écriture même. Peut-être y retrouvera-t-on Annlee, ce personnage de manga dont Parreno a acheté les droits avec Pierre Huyghe, et dont une vingtaine d'artistes se sont ensuite emparés. Ou peut-être Zidane. Parreno et l'artiste écossais Douglas Gordon ont orchestré un formidable portrait du footballeur. Pendant le match qui opposait le Real Madrid à Villarreal, le 25 avril 2005, 17 caméras se sont fixées sur sa seule personne. Aujourd'hui, ce matériel filmique est livré en entier, sur 17 écrans distribués dans une salle. Impossible de les voir tous en même temps. La vision, placée au bout du parcours, est à la fois frustrante et intense. A la manière de tout le parcours.

Philippe Parreno, *Anywhere, anywhere out of the World*, Palais de Toyko, Paris, jusqu'au 12 janvier. www.palaisdetokyo.com